

# Chapitre 1

## Huit ans plus tôt...

En cette journée de mars, le soleil rayonnant faisait fondre la neige qui se transformait en flaques d'eau. La nature semblait reprendre vie après une longue hibernation. Enfin, on voyait la pelouse qui se débarrassait lentement de son tapis blanc, annonçant la venue prochaine du temps chaud. Comme à chaque jour, Alexandra revenait du cégep en toute hâte pour retrouver sa fille. À deux ans, la petite disait déjà plusieurs mots et démontrait une force de caractère qui rappelait sa mère à ceux qui l'avaient connue à cet âge. Alexandra conduisait sa voiture sur l'autoroute bondée, en cette fin de journée de vendredi. Le trafic dense lui rappelait que les citadins envahiraient une fois de plus les petits villages du nord jusqu'au dimanche soir. Alexandra passa bientôt sous l'arc en forme de « m » qu'elle confondait, quand elle était une toute petite fille, avec le logo de la chaîne de restaurants McDonald's. La sortie 67 apparut finalement et la jeune femme y engagea sa petite Jeep rouge. La circulation était lente au village. La rue principale lui parut longue et quand, enfin, elle se retrouva sur la voie plus rapide, elle soupira en pressant le pied sur l'accélérateur. La montagne enneigée du Chanteclerc apparut enfin, ainsi que le chemin menant à la résidence des Martin. La longue rangée d'arbres dénudés de leurs feuilles ne dissimulait pas totalement le manoir en cette saison. Il semblait si solide avec ses murs de brique grise et sa carrure imposante! De la toiture, s'écoulait doucement la neige fondante, remplissant les gouttières qui se déversaient à chaque coin de la résidence. Plusieurs des

fenêtres carrelées étaient illuminées et quelques voitures se trouvaient déjà dans la cour. Alexandra descendit de la sienne et se dirigea vers la porte d'entrée principale. Elle enleva ses bottes et sa veste d'hiver et se rendit au salon où Janie s'amusait avec son père. La petite s'élança vers elle alors que Yannick se contentait de lui lancer un rapide bonsoir.

— Tu as passé une bonne journée? demanda-t-elle au jeune homme entre deux caresses faites à l'enfant.

— Pas mal! Je suis arrivé à midi et j'ai renvoyé la gardienne. Je n'aurais jamais dû faire ça! Janie a passé l'après-midi sur moi! Je n'ai pas eu deux minutes pour étudier.

— Tu te reprendras en fin de semaine! lança Alexandra d'un air quelque peu contrarié. Tu peux bien passer un peu de temps avec ta fille, après tout!

— J'en passe déjà pas mal! Je n'en ai plus pour moi, du temps!

— Non, mais, tu es sérieux quand tu dis ça? Tu passes tous tes lundis soir au basket-ball, les mardis au billard, les mercredis au travail et les jeudis au pub avec tes amis!

— Il est normal que je m'amuse un peu, non? J'ai dix-huit ans, pas soixante!

— Et moi j'en ai dix-sept! Et nous avons une fille de deux ans qui a besoin de nous!

— Tu l'as voulue! lui reprocha Yannick en quittant le salon sous le regard stupéfié d'Alexandra.

Comment Yannick pouvait-il être aussi irresponsable? Cela dépassait l'entendement. Pourtant, quand il était revenu vers Alexandra, quelque temps avant la naissance de la petite, il avait promis de veiller sur elles et d'apporter à la jeune fille tout le support dont elle aurait besoin. Il avait tenu parole au cours des premiers mois, puis, graduellement, avait retrouvé ses amis et s'était alloué de plus

en plus de temps pour ses loisirs personnels. Au début, Alexandra n'avait pas commenté ses sorties fréquentes, mais à présent, elle ne les supportait plus. Les longues soirées passées sans lui avaient fini par la rendre amère et agressive. Cela aboutissait, d'ailleurs, à de nombreuses querelles. Bien sûr, Alexandra n'était pratiquement jamais seule à la maison. Il y avait son oncle Daniel et sa tante Cindy qui sortaient rarement, son cousin Danny qui mettait beaucoup de vie dans la place quand il y était, et Benoît, qui avait pendant longtemps tenu le rôle de son père et qu'elle considérait toujours ainsi, malgré qu'elle sût à présent que l'auteur de ses jours n'était nul autre qu'Éric Martin. Tout ce beau monde aimait Alexandra profondément mais ne pouvait remplacer dans son cœur l'amour de Yannick.

\*\*\*

Alexandra se mit au lit, délibérément dos à Yannick, s'allongeant tout au bord du matelas afin de n'avoir aucun contact physique avec lui. Elle l'entendit respirer bruyamment et sut ainsi qu'il ne dormait pas. Au bout d'un moment, elle le sentit bouger, puis se rapprocher d'elle. Il posa une main sur son épaule et son souffle chaud fit tournoyer une mèche de cheveux dans le cou de la jeune fille.

— Excuse-moi, murmura-t-il soudain. J'étais fatigué, cet après-midi, et c'est pour ça que j'étais impatient quand tu es arrivée.

— Ce n'est pas la première fois que tu me reproches la naissance de Janie, dit-elle d'une voix blessée.

— Tu sais bien que je ne le pense pas vraiment, reprit-il en faisant pression sur son épaule afin qu'elle se tourne vers lui.

— Parfois, je me le demande!

– Voyons, Alex. J’adore Janie. C’est juste que, ces temps-ci, je la trouve un peu envahissante. Mais je ne voudrais pas la perdre, pour tout l’or du monde.

– Tu en es bien certain?

– Bien sûr! Je ne suis pas un monstre!

– Sans être un monstre, tu pourrais regretter d’être revenu vivre avec nous.

– Je ne regrette pas. Mais parfois, je trouve ça difficile de ne pas avoir ma liberté. Ça ne t’arrive pas, à toi?

– Mais oui, ça m’arrive! Moi aussi, je trouve ça difficile d’aller au cégep toute la journée, d’étudier et de m’occuper de Janie et de toi. Mais je l’ai choisi et je ne regrette rien. Et dans quelques années, ce sera oublié tout ça. Janie sera plus autonome et nous aurons un travail permanent qui nous laissera nos soirées libres. On pourra se faire une vraie vie de famille, s’acheter une maison à nous, voyager et avoir des loisirs intéressants.

– Ça me semble tellement loin, tout ça!

– Mais non. On termine le cégep dans moins de deux mois. Ça passe vite, tout de même!

– Il nous reste encore trois années d’université. C’est long, ça!

– Essaie de voir les choses de façon positive, Yannick.

– C’est facile à dire! Parfois, j’ai le goût de laisser tomber le cégep et de trouver du travail. Mon patron me prendrait à temps plein, j’en suis sûr. On manque d’employés, au restaurant.

– Tu n’es pas sérieux? demanda Alexandra en s’asseyant d’un bond dans le lit.

– Je le suis, oui. J’en ai assez de jouer à Superman! Les études, le travail, la famille, c’est trop!

– Tu ne peux tout de même pas travailler comme plongeur dans un restaurant toute ta vie.

– Je pourrais apprendre à faire autre chose. Serveur ou aide-cuisinier, ce serait déjà mieux et plus payant.

– Tu te lasserai de faire ça.

– Qu'en sais-tu? Il y a une foule de gens qui font ça toute leur vie et qui sont heureux.

– Pas toi.

– Pourquoi, pas moi? Je ne suis pas différent des autres, moi. Je n'ai pas été élevé dans du coton et je ne suis pas venu au monde millionnaire!

– C'est un reproche, encore une fois?

– Mais non. Tu prends tout pour des reproches. Je te fais part de la réalité, c'est tout. Je veux juste dire que je suis capable de me contenter de peu. Mais je comprends que tu en veuilles plus. Tu es une vraie Martin.

– Et c'est un défaut, selon toi, d'être une Martin?

– Laisse ton côté paranoïaque en dehors de ça, Alex. Tu penses toujours que je t'attaque quand je prononce le nom des Martin! Tu as une belle famille et je sais que tu en es fière, mais ce n'est pas mon monde à moi.

– Tu voudrais qu'on s'installe ailleurs?

– Tu déformes tout ce que je dis, Alex. Je me sens bien, ici, mais je ne suis pas obligé d'entrer dans le moule des Martin et faire des études universitaires pour être heureux dans la vie. C'est si important, pour toi, le rang social?

– Tu sais bien que non. Mais c'est important d'avoir des bases solides dans la vie.

– C'est relatif, ça, les bases solides, Alex. Pour toi, ça veut dire quelque chose, pour moi, ça veut dire autre chose. Qui a raison, finalement?

– Je ne sais pas. Je ne sais plus. Mais ça m'inquiète, cette idée de vouloir cesser les études. Tu vas peut-être le regretter.

– Eh bien! si j'ai des regrets, je ferai marche arrière. C'est tout!

– Songes-y longuement et sérieusement avant de prendre une décision, Yannick. Tu peux me promettre ça, au moins?

– Oui. C'est promis. En attendant, reprit-il en laissant

une main glisser le long de l'épaule de la jeune fille, je vais te prouver que je t'aime toujours. O.K.?

— Je ne sais pas si j'ai vraiment envie de ça, répondit-elle d'un air évasif.

— Allez! Laisse-toi aller! lança-t-il en la caressant de plus belle.

Elle était belle. Il ne se lassait pas de la regarder, bien que parfois il eût souhaité ne jamais l'avoir connue. Elle exerçait sur lui une attirance qu'il ne pouvait ignorer, surtout quand ils se retrouvaient ainsi, côte à côte dans leur lit. Il se laissait alors emporter par cette vision d'elle, avec son épaisse chevelure blonde aux reflets roux qui se déversait sur l'oreiller, il se perdait dans ses grands yeux qui le regardaient avec une certaine tristesse, il avait envie de goûter les lèvres fines qui formaient un petit cœur sous le nez bien droit. Il posa sa bouche sur celle entrouverte d'Alexandra. Elle se retrouva bientôt collée à lui et, sous les caresses de plus en plus intimes, elle céda au désir qui montait en elle.

\*\*\*

La semaine suivante, Alexandra rendit visite à ses parents. Amélie était seule à la maison. Elle se montra ravie de voir sa fille, bien qu'un peu déçue que cette dernière ne soit pas accompagnée de Janie. Au bout d'un moment, elle remarqua le désarroi d'Alexandra et l'invita à s'asseoir au salon.

— Ça ne va pas? demanda Amélie d'un air inquiet.

— Pas très bien, non, répondit Alexandra qui ne savait plus comment exprimer l'objet de ses inquiétudes.

— C'est la petite?

— Non. C'est Yannick. Je crois que je ne l'aime plus vraiment, maman.

– Tu crois, ça veut dire que tu n’en es pas certaine, ça.

– Je ne sais plus. C’est rendu que tout ce qu’il fait m’énerve. Et puis, il sort tous les soirs et j’en ai assez d’être seule. Janie et moi, on passe après ses amis. Eux, ils ont le meilleur de lui.

– Vous en avez parlé, tous les deux?

– Bien sûr que oui! Et ça ne mène à rien, sauf à des querelles qui n’en finissent plus. Alors, je préfère ne plus aborder le sujet et le laisser partir, chaque soir, après souper. Finalement, ça fait peut-être mon affaire. Je commence à m’habituer à ses absences et il me manque de moins en moins.

– Tu lui as fait part de cela?

– Pas de façon aussi claire. En fait, il n’y a pas très longtemps que j’ai pris conscience de cela.

– Tu sais, Alex, il y a des hauts et des bas dans la vie de couple. C’est comme ça pour tout le monde, surtout au début. La période d’ajustement est parfois difficile et, avec un enfant, ce n’est pas la situation idéale pour un couple de votre âge.

– Tu as des problèmes avec Éric, toi?

– Non, je ne peux pas dire ça. Éric et moi, on a mis tant de temps à se retrouver et à vivre ensemble, que l’on apprécie chaque jour que l’on passe l’un près de l’autre. Mais on n’a pas les mêmes préoccupations que toi et Yannick. Et on a plus de vécu, aussi, alors on s’ajuste plus facilement.

– Et tu ne doutes jamais de ton amour pour lui?

– Jamais, non. Je souhaite une seule chose, et c’est de passer le reste de ma vie auprès de lui.

– Je voudrais bien aimer Yannick autant que ça!

– C’est peut-être juste une mauvaise passe, ma chérie. Parle encore à Yannick. Allez souper en tête à tête, tous les deux, et discutez calmement de votre situation.

— Je ne sais pas si j'en ai envie, reprit Alexandra alors que le bruit de la porte d'entrée qui s'ouvrait les fit se détourner toutes les deux.

Éric apparut soudain et, tout souriant, il fit son entrée au salon. Ses joues rougies par le froid contrastaient avec ses tempes grisonnantes. Il avança vers Amélie et posa ses lèvres sur les siennes en la saluant, puis se tourna vers sa fille qu'il embrassa sur les joues.

— Je suis bien content de voir les deux femmes de ma vie! lança-t-il en s'asseyant près d'Amélie.

Alexandra les regarda un moment et leur sourit. Ils formaient un beau couple, bien que leurs physiques aient été plutôt contrastants. Lui, si grand, si musclé et solide, et elle, de taille beaucoup plus petite, délicate et ressemblant à un ange avec ses cheveux blonds qui encadraient un visage d'une grande douceur. Son faciès à lui changeait à peine avec les années. Il conservait ce petit quelque chose de moqueur au fond de son regard noisette, et ses cheveux châtain aux reflets dorés semblaient toujours un rien décoiffés, lui donnant un air quelque peu nonchalant qui le rendait assez séduisant.

— Tu n'es pas venue avec Janie? demanda-t-il soudain.

— Non, répondit Alexandra. Je voulais parler à maman.

— Vous préféreriez être seules, peut-être? reprit-il en faisant un geste pour se lever.

— Non, non, dit aussitôt sa fille. Je n'ai pas de secrets pour toi.

— C'est plutôt agréable à entendre, ça, dit Éric en souriant à nouveau.

— Qui aurait cru que j'aurais pu te dire une telle chose, il y a quelques années! lança Alexandra d'un air amusé.



– Sûrement pas moi! fit Éric alors que ses pensées le ramenaient à cette période où il ne savait même pas qu’il était le père de cette ravissante jeune fille.

– Yannick veut arrêter les études, dit soudain Alexandra.

– Quoi? firent Amélie et Éric d’une même voix étonnée.

– Vous avez bien entendu. Il trouve qu’il a trop d’obligations avec Janie et moi, les études et le travail.

– Il n’a pourtant pas tant d’obligations que ça! lança Éric d’un air réprobateur. Vous demeurez chez Benoît et il paie tout, jusqu’à la gardienne qui s’occupe de la petite pendant la journée. Est-ce que Yannick se rend compte de cela?

– Il s’en rend compte, oui, et ça le contrarie. Il voudrait que l’on subviennne nous-mêmes à nos besoins.

– Et c’est en cessant les études qu’il croit pouvoir réussir ça? questionna à nouveau Éric.

– Il dit que son patron peut lui procurer un travail à plein temps.

– Dans un restaurant, au salaire minimum, oui! Il va aller loin, avec ça!

– Éric! lança sa fille d’un air contrarié. Tu deviens snob, là!

– Mais non. Ce n’est pas du snobisme. Je n’ai rien contre les gens qui travaillent dans les restaurants, tu le sais bien. Mais si Yannick rêve d’une vie facile, ce n’est pas le bon choix.

– Yannick est moins matérialiste que toi. Il se contente de peu.

– Ah oui! fit Éric en ricanant d’un air sceptique. C’est pour ça, je suppose, qu’il parle d’acheter un jour une maison semblable à celle-ci, d’avoir une Jeep de l’année et une motoneige. Sans parler de son grand rêve de posséder une Harley Davidson! ajouta-t-il avec un regard moqueur.

– Il t’a dit ça? s’enquit Alexandra avec surprise.

— Bien sûr qu'il me l'a dit. Il ne m'a pas parlé de tout cela en une seule fois, mais j'ai pu remarquer, à plusieurs occasions, qu'il voit grand, ton Yannick.

— Il ne m'a jamais parlé de maison et de motoneige, à moi, reprit sa fille. C'est vrai que, ces temps-ci, quand on se parle, nos conversations ne concernent pas du tout nos rêves.

— Ça ne va pas entre vous?

— Non, pas très bien. C'est pour ça que je suis venue parler à maman, aujourd'hui. J'avais besoin de me confier à quelqu'un.

— C'est une bonne chose de parler à ta mère, Alex, mais il vaudrait mieux que tu parles de tout cela avec Yannick. Tu ne crois pas?

— J'en ai parlé un tas de fois avec lui, mais ça ne sert à rien. Il fait des promesses qu'il tient pendant quelques jours ou quelques semaines, au mieux, et il recommence son petit train de vie avec ses amis. Et Janie et moi, on se retrouve à nouveau seules. Yannick et moi, on ne vit plus ensemble, on vit sous le même toit. C'est aussi simple que cela!

— Et qu'as-tu l'intention de faire? demanda Éric après une courte pause.

— Je ne sais pas. Je ne sais plus. Je vais peut-être lui demander d'aller vivre ailleurs, quelque temps. Ça me permettra de réfléchir et de voir si je l'aime vraiment.

— Tu devrais avoir une conversation franche avec lui avant de tenter une séparation, Alex. Ce serait plus sage, je crois. Qu'en penses-tu, Amélie?

— Je pense comme toi, mon chéri. La communication, c'est le secret de la vie à deux, Alex.

— Je vais y penser. Pour le moment, j'ai besoin de me changer les idées.

— Tu restes souper avec nous? offrit Éric en se levant pour aller préparer des apéritifs.

— C'est une bonne idée, oui. Je peux bien me permettre une petite soirée de congé, non?

– Certainement, répondit Amélie. Mais, à ta prochaine visite, je veux voir ma petite-fille.

– Promis, maman! lança Alexandra en se levant à son tour pour aller aider son père qui étalait les bouteilles sur le comptoir.

\*\*\*

Danny sortit de la douche, se sécha et passa une main dans ses cheveux pour les ramener vers l'arrière de sa tête. Il mit un jeans et un coton ouaté et descendit à la cuisine. Janie se trouvait là avec sa gardienne, en train de grignoter des biscuits. La petite le regarda et Danny eut un sourire en remarquant sa moustache de lait. Il venait de prendre sa première gorgée de café quand le téléphone sonna. L'appel était pour lui et provenait d'un centre fiscal d'où une dénommée Stéphanie Marois disait travailler sur le dossier du jeune hockeyeur.

– J'appelle au sujet de vos déductions d'impôts étrangers à titre de joueur de hockey, monsieur Martin, le renseigne-t-elle, une fois les vérifications d'identité faites.

– Ah! fit simplement Danny.

– Vous avez demandé des déductions d'impôts concernant vos revenus aux États-Unis, et déclaré des pertes à titre de placement d'entreprise, et j'aurais besoin de certains documents à cet effet.

– C'est du chinois, pour moi, ce que vous me dites là. C'est mon comptable qui s'occupe de mes affaires, déclara Danny.

– Alors, je vais vous faire parvenir une lettre et vous la remettrez à votre comptable. Ça vous va?

– C'est donc bien compliqué, votre affaire! Vous ne pouvez pas lui écrire directement?

– Je n'ai aucune procuration à votre dossier qui me

permette d'agir de cette façon, monsieur Martin. De toute façon, vous aurez un délai de 30 jours pour me répondre, alors, vous aurez le temps de faire parvenir ma demande à votre expert en comptabilité.

– Quelque chose ne va pas avec mes impôts ou quoi?

– Les déductions que vous demandez sont très élevées depuis trois ans, monsieur Martin. J'ai besoin de reçus et de certains autres documents pour justifier cela.

– Mon comptable doit avoir ça en main.

– Si tel est le cas, la vérification ne sera pas compliquée à faire.

– Sinon? questionna Danny d'une voix inquisitrice.

– Sinon, vous ne pourrez vous prévaloir de ces déductions que vous demandez et nous rajusterons vos impôts des dernières années.

– Vous ne vous cassez pas trop la tête! lança Danny d'une voix contrariée. Je ne sais même pas de quelles déductions vous parlez.

– Vous demandez des déductions pour un montant qui se chiffre à 357 000 \$ au cours des trois dernières années, monsieur Martin. De plus, je voudrais faire quelques vérifications au sujet de vos actions au sein de l'Entreprise Martin & Fils.

– Écoutez, madame, madame qui déjà?

– Marois. Stéphanie Marois du Centre fiscal de Shawinigan.

– Écoutez, madame Marois, je ne m'intéresse pas beaucoup à l'impôt, pas du tout à vrai dire! Je paye un comptable pour ça, et Dieu sait qu'il me coûte assez cher pour qu'il se casse la tête lui-même.

– Alors, référez-le-moi et je m'entendrai avec lui.

– Envoyez-moi votre lettre et je la ferai suivre.

– Très bien, monsieur Martin. Bonne journée!

– Bonjour! fit simplement Danny avant de mettre un terme à la conversation.

Aussitôt, il reprit le combiné et téléphona à son comptable pour lui faire part de la situation. Celui-ci commanda le dossier de son client et y jeta un coup d'œil avant de reprendre la conversation. Stéphanie Marois ne s'était pas trompée quant au montant indiqué.

— Écoutez, dit le comptable au bout d'un moment. On va se défendre. La perte à titre de placement d'entreprise que j'ai déclarée est chose courante. J'utilise ce stratagème depuis des années et ça passe tout le temps.

— Voulez-vous dire que ce n'est pas tout à fait honnête? demanda Danny avec inquiétude.

— C'est discutable, monsieur Martin. Les gens de l'impôt peuvent bien nous attaquer; nous irons en appel.

— S'ils nous condamnent, je ne vois pas ce que ça donnera d'aller en appel avec eux. Ils ne changeront pas leur propre décision, tout de même!

— Ce n'est pas aussi simple, monsieur Martin. J'ai gagné plusieurs causes, en appel. Ne vous inquiétez pas. Et puis, en ce qui concerne les impôts étrangers, j'ai également de bons arguments.

— Vous avez intérêt, oui! Je vous ai fait pleinement confiance, moi!

— Vous n'êtes pas le seul joueur de hockey que je représente, monsieur Martin. Laissez-moi aller avec votre dossier. Dans quelque temps, ce sera chose du passé.

— Vous avez l'air bien sûr de vous.

— Je le suis. Nous sommes simplement tombés sur une petite employée zélée. Nous lui apprendrons à mieux connaître les failles de la loi. Ne vous en faites pas.

— Je veux bien vous faire confiance. De toute façon, ai-je le choix! Mais je vous préviens, si vous ne me sortez pas de là, vous allez y perdre quelques clients.

— Nous nous en sortirons, monsieur Martin, le rassura le comptable de sa voix monocorde.

Quelque peu rassuré, Danny reposa le combiné et se dirigea vers le réfrigérateur. Il se prépara un déjeuner copieux, satisfaisant ainsi son estomac que la contrariété n'arrivait pas à ébranler.

Dans l'après-midi, il quitta la maison plus tôt afin de faire un saut aux Entreprises Martin & Fils. Il rendit visite à son père et lui raconta en détail les conversations téléphoniques qu'il avait eues le matin même. Daniel tenta de le rassurer et lui dit qu'il mettait le tout entre les mains de son comptable qui pourrait alors communiquer avec celui de Danny. Les deux hommes discutèrent un moment, puis Danny repartit vers le Centre Molson où, quelques heures plus tard, se disputerait une partie entre son équipe et celle de Toronto. Une vingtaine de minutes de réchauffement et la conversation avec ses coéquipiers lui suffirent pour oublier complètement le fisc.

\*\*\*

De son côté, Stéphanie Marois n'oubliait pas le jeune homme. Assise à sa table de travail, elle vérifiait ses déclarations d'impôts et souriait de façon sceptique à la vue de certains chiffres. Son flair et sa vaste expérience en la matière lui permettaient de douter de la véracité de certains montants qu'elle avait sous les yeux. Cela ajouté à sa curiosité naturelle et au professionnalisme qu'elle déployait dans l'exécution de son travail, il n'en fallait pas plus pour lui donner le goût de pousser ce dossier plus loin. Stéphanie travaillait pour le fisc depuis huit ans déjà. Brillante étudiante, elle avait terminé un baccalauréat en comptabilité à l'âge de vingt et un ans et avait déniché un emploi dès la fin de ses études. Tout d'abord vérificatrice au bureau, elle avait occupé ces fonctions pendant deux années avant de faire de la vérification sur place, c'est-à-dire directement aux établissements de ses clients. Et, depuis deux ans, elle travaillait

au Centre fiscal de Shawinigan où elle faisait l'examen détaillé des déclarations, suite à certaines demandes faites par les contribuables. Stéphanie aimait bien ce travail quoiqu'elle préférât se rendre sur place pour accomplir ses tâches. Aussi, deux mois plus tôt, avait-elle fait part de son intérêt pour un poste au bureau des services fiscaux de Laval, et elle attendait toujours des nouvelles de cette promotion qu'elle souhaitait ardemment. L'entrevue de sélection n'avait pas été facile, mais Stéphanie s'en était bien sortie. Sa forte personnalité et sa facilité à communiquer avaient fait pencher la balance de son côté, bien qu'elle l'ignorât encore.

– Jette un coup d'œil là-dessus, dit-elle soudain en se tournant vers un collègue pour lui tendre un document.

Il examina rapidement la déclaration qu'il tenait entre ses mains et fit un sourire.

– Beau dossier! fit-il enfin. Tu sais qui est Danny Martin?

– Pas vraiment, non. C'est un joueur de hockey, d'après ce que je peux voir, mais je ne connais pratiquement rien à ce sport.

– C'est vrai que tu n'y connais rien! lança son collègue d'une voix quelque peu moqueuse. Danny Martin, c'est la vedette de l'heure! Il joue à Montréal.

– Ah! J'ai peut-être déjà entendu son nom, mais ça ne me rappelle rien de précis.

– C'est le meilleur pointeur de la Ligue nationale, cette année. Tout un joueur! Ça te ferait un bon parti, Stéphanie!

– Cesse de dire des conneries, Tom. Avec le dossier que je risque de lui faire, son dernier désir sera de me voir sur sa route.

– Il te fournira peut-être toutes les preuves dont tu as besoin, finalement.

– Peut-être, oui, mais j'en doute fort. Et de toute façon, notre premier contact ne me rendra jamais populaire à ses yeux. C'est dur d'être vérificatrice d'impôts! lança-t-elle en ricanant. J'ai vingt-neuf ans et pas un homme ne m'aime!

– Ça n'a rien à voir avec l'impôt, ça. Tu es trop difficile, ma chère Steff.

– Mais non, voyons! C'est juste que je n'ai pas rencontré l'homme idéal. Idéal pour moi, je veux dire, car on sait bien que l'homme idéal, dans le vrai sens du terme, n'existe pas.

– Reprends ton dossier, répliqua Tom en lui tendant la chemise ivoire. Et continue à travailler dessus. Pendant ce temps-là, on n'a pas à écouter tes blagues féministes.

Stéphanie reprit les documents et les déposa sur le coin de son bureau en affichant un air amusé. Elle ne manquait jamais une occasion de taquiner son collègue qui, d'ailleurs, se faisait prendre à tout coup.

– J'ai envie d'un café. Tu viens? demanda-t-elle en se levant.

– Je peux bien t'accompagner, répondit Tom en quittant sa chaise. Tu auras besoin d'un garde du corps si tu continues à faire des farces plates.

\*\*\*

À la fin de l'après-midi, Stéphanie se retrouva à l'appartement qu'elle partageait avec une copine. Les deux jeunes femmes se voyaient cependant très rarement puisque Stéphanie travaillait toute la journée alors que sa colocataire avait un horaire de travail de soir. Elles se



retrouvaient le samedi matin, devant le petit déjeuner, et vauquaient par la suite à des activités qui les conduisaient en des lieux différents. Parfois, elles sortaient ensemble dans les discothèques. Stéphanie adorait danser. Elle avait d'ailleurs pratiqué le ballet classique pendant plusieurs années, en plus de suivre des cours de piano. Dans son petit appartement, cet instrument lui manquait souvent. Aussi, se retrouvait-elle régulièrement à Mont-Royal, chez ses parents, afin d'en jouer. Son père et sa mère appréciaient grandement ces visites de leur fille unique. Stéphanie était leur fierté. Elle avait eu une enfance heureuse, sans véritables problèmes. Son père, ingénieur au sein d'une multinationale, et sa mère, qui pratiquait la médecine générale, avaient pu lui offrir une enfance dorée. Stéphanie avait beaucoup voyagé avec eux et, malgré le fait qu'elle fût la seule enfant du couple, elle n'avait jamais cherché à soutirer davantage de ses parents que ce qu'ils voulaient bien lui donner. C'était, somme toute, une fille très équilibrée qui savait mener sa vie de façon à être heureuse. Si, à vingt-neuf ans, elle n'avait pas d'amoureux, c'était par choix et non parce que les démonstrations d'intérêt de la gent masculine se faisaient rares. Elle avait bien eu quelques prétendants, mais aucun d'eux n'avait su s'approprier son cœur. Physiquement, la nature l'avait également avantagée. Elle tenait ses yeux bleu clair de son père alors que sa chevelure était noire comme celle de sa mère. On ne pouvait la voir sans remarquer ce contraste entre la couleur d'ébène qui encadrait son visage régulier et le regard d'azur qui avait su charmer à plusieurs occasions.

Vers huit heures, Stéphanie s'installa devant le téléviseur et saisit la télécommande qui était posée sur la table près d'elle. Elle se mit à zapper pendant quelques minutes, histoire de voir si une émission pouvait l'intéresser. La transmission d'une partie de hockey attira son attention et elle posa la télécommande sur ses genoux.

C'était l'équipe de Montréal qui jouait contre celle de Toronto. Un sourire éclaira le visage de la jeune femme alors qu'elle espérait voir Danny Martin. C'était bien la première fois de sa vie qu'elle portait attention à un match de hockey télévisé, mais la curiosité de voir ce jeune homme à qui elle avait parlé, le matin même, la motivait à s'armer de patience jusqu'à ce qu'il apparaisse à l'écran. Elle n'eut pas à attendre longtemps. Le hockeyeur se trouva bientôt sur la glace, et Stéphanie fut témoin de son talent alors qu'il marquait un but sur une échappée. Un moment plus tard, juste après la mise au jeu, il se fit plaquer contre la bande par un colosse et les deux adversaires lâchèrent aussitôt les gants. Ils échangèrent quelques coups avant d'être séparés par les juges de ligne. La caméra montra alors Danny Martin qui se dirigeait vers le banc des pénalités en essuyant, du revers de sa main, le filet de sang qui s'écoulait de son nez. Stéphanie put le voir en gros plan et elle s'en trouva fort surprise. Comment ne pas l'être devant ce jeune homme qui, comme elle, avait des cheveux tout noirs contrastant avec un regard bleu, pour le moment, assombri par la colère? Stéphanie eut un nouveau sourire devant cette constatation. Danny Martin et elle avaient des traits physiques en commun.

Elle regarda finalement toute la partie de hockey et se coucha aussitôt après. Le lendemain, en retournant travailler, elle eut une pensée pour le hockeyeur, mais ce fut la seule de cette journée-là. D'autres dossiers l'attendaient et occupèrent son esprit jusqu'à la fin de l'après-midi.

\*\*\*

François Martin attendait le retour de son ami Bradley qui, depuis deux jours, avait quitté la ville pour disputer une partie de hockey contre l'équipe de Boston. François avait profité de cette courte absence pour

terminer son quatrième roman policier qui devrait être publié dès l'automne suivant. Les ventes de ses trois premiers livres allaient au-delà des espérances du jeune écrivain et le motivaient à continuer sur cette voie. Et il n'y avait pas que le côté professionnel qui rendait le jeune homme heureux. L'amour qu'il éprouvait pour Braddley le comblait également. Ils habitaient ensemble depuis trois ans et avaient, somme toute, une vie de couple stable et harmonieuse. Leur liaison n'était plus secrète, à présent. Même les journalistes qui, autrefois, cherchaient à en savoir plus à propos de cet athlète reconnu qu'était Braddley Cooper, ne s'intéressaient plus à cette partie de sa vie. Les deux hommes s'en trouvaient d'ailleurs soulagés. Toute cette publicité autour de leur relation homosexuelle devenait, à la longue, très déplaisante. Ils habitaient toujours le condominium de François, à l'Île-des-Sœurs, et ne songeaient pas à s'installer ailleurs. Très différents l'un de l'autre, ils se complétaient, finalement. François, plutôt grand et élancé, élégant sans avoir trop de manières, était artiste jusqu'au fond de l'âme. Quant à Braddley, sa robustesse lui donnait parfois l'air d'un rustre, mais il n'en était rien. En réalité, son physique imposant dissimulait une grande sensibilité, quoiqu'il fût beaucoup plus terre à terre que son conjoint. Les deux hommes formaient un couple pour qui les longues conversations avaient toujours su meubler une partie de son intimité. L'été précédent, Braddley avait réussi à faire apprécier la pêche et le golf à François qui, jusque-là, n'avait jamais été attiré par ces sports. D'ailleurs, aucun sport ne retenait son intérêt, sauf le hockey. Et fort probablement ne s'y serait-il pas intéressé si son conjoint et son cousin n'avaient pas été des joueurs professionnels.

François demeurait très lié à sa famille. Il voyait sa mère de façon régulière et se réjouissait à l'idée qu'elle se soit enfin remariée et ait trouvé le bonheur auprès de ce beau-père qui se montrait très cordial avec lui. À

l'occasion, il rendait également visite à ses oncles Éric et Daniel. Il aimait bien se retrouver à Sainte-Adèle chez Éric et Amélie. Le calme des montagnes bordées d'arbres lui manquait quelquefois. La vie semblait se vivre plus lentement dans ces magnifiques paysages du nord. François n'allait cependant que très rarement au domaine de ses ancêtres. Il y avait là son oncle Benoît, qu'il n'avait aucune envie de revoir. Le jeune homme ne pouvait oublier les affronts faits par cet oncle. Jamais il n'oublierait cette nuit de Noël où Benoît avait informé toute la famille de la relation homosexuelle de son neveu avec ce joueur de hockey qu'était Braddley Cooper. François qui, à l'époque, avait du mal à accepter son orientation sexuelle, avait ressenti une vive humiliation et avait éprouvé un sentiment de honte qui l'avait profondément affligé. Heureusement, les autres membres de la famille n'avaient pas aussi mal réagi que Benoît. Ils avaient même fait preuve de consternation devant l'attitude de celui-ci, et avaient tenté de reconforter François. Mais le jeune homme était demeuré méfiant pendant une longue période. Il doutait de la compréhension que lui témoignait sa famille. Il ne s'expliquait pas vraiment pourquoi, mais il n'arrivait pas à croire que tous puissent accepter ses choix avec autant de respect. Pourtant, le temps lui avait démontré que l'amour des siens était sincère et qu'il pouvait leur faire confiance. Sauf, bien entendu, à son oncle Benoît!

\*\*\*

Braddley arriva en milieu d'après-midi, accompagné de Danny. Les deux compères étaient de bonne humeur, satisfaits de leur victoire contre Boston. François fut heureux de voir son cousin et l'invita à souper. Pendant la soirée, ils regardèrent un match de hockey télévisé, calés dans leurs fauteuils, n'ouvrant la bouche que pour

lancer des commentaires désobligeants à propos des techniques de jeu de certains joueurs. Par chance pour François que la partie était entrecoupée de deux pauses! Il put ainsi parler pendant quelques minutes et attirer l'attention des deux hockeyeurs sur lui.

Ce même soir, Braddley se préparait à se mettre au lit alors que François y était déjà. Il l'y retrouva en se laissant tomber lourdement sur le dos.

– Ça alors! fit François en rebondissant légèrement. Tu vas défoncer le matelas!

– Excuse-moi si je te dérange, rétorqua Braddley d'une voix indifférente.

– Hé! reprit François en se tournant sur le côté, appuyant son coude sur le matelas pour se soulever et, ainsi, mieux voir Braddley. Ça ne va pas?

– Non, non. Ce n'est rien.

– Je te connais, Braddley Cooper! Il y a quelque chose qui te préoccupe et tu essaies de me le cacher.

– Tu regardes trop de films, Frank. Allez! Dors.

– Ai-je fait ou dit quelque chose qui t'a déplu?

– Bien non! répondit Braddley de sa voix impatiente. Tu n'as rien à y voir.

– Alors, j'avais raison, il y a quelque chose qui ne va pas.

– Tu poses trop de questions! Essaie de dormir, O.K.?

À la fois déçu et intrigué, François baissa le bras et s'étendit à nouveau sur le dos. Puis, au bout d'un moment, il se tourna sur le côté et ferma les yeux, incapable toutefois de s'endormir. Braddley, pour sa part, avait les yeux grands ouverts et réfléchissait. La respiration de François le fit soudain revenir à la réalité. Il se tourna vers lui et glissa doucement de son côté.

— O.K., je vais te le dire, commença-t-il alors que François n'en attendait pas plus pour pivoter sur lui-même.

— À l'aéroport, aujourd'hui, il y avait un petit garçon de huit ou neuf ans qui était avec son père. Il nous a reconnus et est venu vers nous pour avoir des autographes. Quand ce fut mon tour, je l'ai regardé et j'ai pensé que, moi aussi, j'ai un fils ou une fille de huit ans qui grandit sans me connaître. Et ça m'a fait mal, ajouta-t-il en baisant le ton.

— Ah! fit doucement François. Ça faisait longtemps que tu n'en avais pas parlé.

— Ça ne veut pas dire que je n'y pensais pas. À vrai dire, j'y pense de plus en plus souvent, surtout quand je vois des enfants de cet âge-là.

— Tu veux essayer de le trouver, je suppose?

— J'y pense, oui. Mais je ne sais pas trop comment m'y prendre. J'ai juste une photo de Tanya et elle date de presque neuf ans. Et d'ailleurs, je ne suis même pas sûr de l'avoir encore.

— Tu m'as dit que Tanya était enceinte de quelques mois quand vous vous êtes vus, la dernière fois. C'est ça, non?

— C'est exact.

— As-tu déjà pensé qu'elle pouvait bien ne l'avoir jamais eu, ce bébé?

— Non, répondit Braddley que cette question bouleversait. Je n'ai jamais pensé à cela.

— Elle a pu le perdre ou se faire avorter...

— Seigneur! C'est vrai, ça. Et moi, j'aurais passé des années à m'imaginer que, quelque part, il existe un enfant qui me ressemble peut-être. Il faut que je sache, ajouta-t-il d'une voix déterminée. Je dois la retrouver.

— Et si ça arrive et qu'elle a bien eu cet enfant, que feras-tu?

— Je ne sais pas. Je ne sais même pas si elle me laissera lui parler.

– Tu n’as pas peur que ça te brise davantage, Brad, si tu la revois et qu’elle ne veut pas que tu l’approches?

– C’est une possibilité à envisager, mais je ne peux plus rester dans le doute. Je dois entreprendre des démarches. Je veux connaître mon enfant, si j’en ai un.

– Espérons que cette histoire se terminera bien! lança François d’une voix inquiète.

– Il faut avoir confiance, déclara Braddley en se demandant si c’était François ou plutôt lui-même qu’il essayait de convaincre. En attendant, reprit-il en laissant doucement glisser sa main le long du visage de son amant, pour ensuite atteindre son cou et se diriger vers son corps, j’ai besoin d’autre chose...

\*\*\*

Mélissa Martin se tenait debout, à la fenêtre du salon, et regardait Matthew qui pelletait la neige du balcon. Dans la petite salle adjacente, Jérémie regardait l’une de ses émissions favorites à la télévision. Mélissa aimait beaucoup le fils de Matthew et avait de très bonnes relations avec lui. Toutefois, son désir de devenir mère la hantait de plus en plus. Elle vivait avec Matthew depuis presque trois ans et leur espoir d’avoir un enfant demeurait vain. Si bien que la jeune femme commençait à douter de sa capacité de procréer. Matthew ne pouvait être en cause puisque lui avait déjà un fils de sept ans. Si l’un d’eux était stérile, il s’agissait donc d’elle, et cette possibilité l’effrayait. Elle avait abordé le sujet avec Matthew à quelques reprises et il avait toujours tenté de la rassurer. Il lui disait alors qu’elle voulait tellement avoir un enfant, qu’elle en faisait une obsession et que cela l’empêchait finalement d’en avoir. Il avait déjà entendu dire cela quelque part et cette raison lui semblait plausible, bien qu’elle ne satisfît pas la jeune femme. Par chance, elle avait une profession qui lui plaisait et lui faisait oublier

ses tracas. Physiothérapeute depuis déjà plusieurs années, Mélissa pratiquait son métier de façon consciencieuse et ses patients appréciaient le soulagement qu'elle leur apportait. Son horaire de travail s'échelonnait sur une période de quatre jours consécutifs, et depuis qu'elle habitait avec Matthew, elle n'acceptait plus de se rendre à la clinique, le soir. Elle misait sur la réussite de sa vie de famille et s'arrangeait pour être à la maison aux mêmes heures que son conjoint. Pourtant, elle trouvait que lui, de son côté, ne déployait pas les mêmes ardeurs pour faire de sa vie de couple un succès. Il était souvent absent et emportait des dossiers à la maison de façon régulière. Aussi, passait-elle de longues soirées à espérer s'entretenir sur divers sujets avec celui qu'elle aimait. Parfois, elle faisait irruption dans son bureau et lui demandait de cesser son travail pour passer un peu de temps avec elle. Malheureusement, ses tentatives se butaient souvent à des refus. Matthew avait toujours quelques recherches de plus à faire, quelques détails à noter, quelques jurisprudences à consulter. Quand il n'utilisait pas ces prétextes, il se contentait simplement de lui assurer qu'il en avait pour quelques minutes seulement, mais en réalité, il sortait de son bureau quand le temps de se mettre au lit était venu. Mélissa souffrait de ces soirées remplies de solitude. D'une nature plutôt volubile, elle avait besoin qu'on l'écoute et qu'on s'intéresse à ce qu'elle faisait. Elle avait également besoin d'entendre les autres s'exprimer, et cela s'appliquait particulièrement à son conjoint dont la conversation était des plus intéressantes, quand il se donnait la peine de parler, bien entendu. Mélissa ne savait plus quoi faire pour que Matthew démontre plus d'intérêt à son foyer. Elle ne doutait pas de l'amour qu'il lui portait, mais elle avait l'impression de ne pas en profiter comme il se devait. Elle se sentait à la fois aimée et délaissée, et cette ambivalence l'attristait.

Matthew rangea sa pelle et entra dans la maison.



Il enleva ses mitaines, sa veste et ses bottes, et laissa le tout sécher dans le hall d'entrée. Mélissa était toujours à la fenêtre. Il se dirigea vers elle et colla sa joue froide contre l'une des siennes.

– Oh! C'est froid! remarqua-t-elle en faisant un pas de côté.

– Pourtant, il fait beau, dehors. On dirait bien que le printemps va arriver tôt, cette année.

– Une journée idéale pour skier, quoi! Ce serait une bonne idée, non? On pourrait aller dans le nord et souper chez maman. Ça te tente?

– Ça me tente, oui, mais je ne peux pas. J'ai un dossier à réviser d'ici lundi matin, et j'en aurai pour plusieurs heures.

– Toujours le travail! lança Mélissa d'un air impatient. Tu n'en as pas assez de traîner tes dossiers toutes les fins de semaine?

– Pas toutes, Mel. À l'occasion, seulement. Et on dirait que c'est dans ce temps-là que tu as plein de projets dans la tête.

– Tu devrais en faire aussi, des projets, toi. Tu manques de disponibilité pour Jérémie et moi.

– Tu exagères, Mélissa! Je suis ici presque tous les soirs, et je suis là aussi les fins de semaine.

– Tu es là, dans ton bureau, oui!

– Hé! Quelque chose ne va pas ou quoi? Tu n'as pas l'habitude de me parler sur ce ton.

– J'ai besoin de me changer les idées, c'est tout. Tu ne peux pas comprendre ça?

– Ce que je comprends, pour le moment, c'est que tu reportes ta mauvaise humeur sur moi!

– Bon! Ça va! Va t'enfermer dans ton bureau, je ne te dérangerai plus, ajouta-t-elle en faisant un geste pour s'éloigner.

Matthew la saisit par un bras et se planta droit devant elle. Il ne reconnaissait pas la joyeuse Mélissa qui l'avait séduit quelques années auparavant. Elle avait alors un sens de l'humour bien aiguisé et ne cherchait jamais à se soustraire devant une éventuelle discussion. Pendant un moment, il se demanda s'il était vraiment la cause de ce changement d'attitude. Se pouvait-il qu'il ne se rende pas compte qu'il la négligeait?

— Ne te sauve pas, reprit-il plus doucement. Dis-moi plutôt ce qui ne va pas.

— J'ai envie de prendre l'air, c'est tout!

— Tu pourrais aller voir ta mère et amener Jérémie. Ou laisse-le-moi, si tu préfères.

— Je ne veux pas y aller seule ou avec Jérémie. C'est avec toi que je veux sortir.

— Écoute, Mel, je t'ai dit que je ne peux pas. Je suis désolé, mais c'est un dossier très important.

— Et moi, je ne compte pas?

— Tu fais l'enfant, là! Tu sais bien que tu comptes plus que n'importe quel de mes dossiers.

— Alors, prouve-le!

— Je n'ai pas à le prouver. Tu le sais, un point c'est tout!

— Tout ce que je sais, c'est que je vais encore passer un samedi ennuyant.

— Bon! Tu as gagné. Prépare tes affaires, on part dans quinze minutes. Je vais aller mettre les skis sur le porte-bagages.

— Non. J'aurais l'impression de te forcer à m'accompagner et ça ne m'intéresse pas.

— Mel! fit Matthew d'une voix exaspérée. Tu prépares tes affaires et tu ne discutes plus. D'accord?

— Tu n'auras pas le temps de faire ton travail et ce sera ma faute.

— On rentrera tout de suite après souper et je travaillerai plus tard, ce soir. C'est tout!

– On pourrait coucher à Sainte-Adèle et revenir tôt, demain matin, proposa-t-elle après un court silence.

– Je n’aurai pas le temps de passer à travers ce dossier si l’on revient seulement demain.

– Eh bien! tu pourrais y travailler ce soir, avec Éric.

– Tiens, tiens! Voilà que tu es en train d’organiser la soirée d’Éric!

– Ça lui fera plaisir, j’en suis certaine. Il est comme toi. Et puis, vous travaillez dans le même bureau, alors il pourra te donner un coup de main.

– Bon! Je vais apporter mon dossier et on décidera, après le souper. Satisfaite?

– Plutôt, oui, répondit-elle en souriant.

– Pour le moment, téléphone à ta mère pour savoir si elle peut nous recevoir. Ce serait contrariant d’arriver chez elle et de n’y trouver personne.

– Je lui ai déjà téléphoné, tout à l’heure, pendant que tu pelletais.

– Tu avais tout arrangé d’avance? questionna Matthew en prenant un air faussement outragé.

– Non, non! Je m’étais juste informée de ce qu’elle et Éric faisaient, aujourd’hui. Et je lui ai fait part de la possibilité qu’on leur rende visite, ajouta-t-elle en baissant légèrement le ton.

– Tu es incroyable, Mélissa Martin! reprit-il en souriant. Je suis trop bon avec toi.

– Comment ça, trop bon? Tu es juste attentif à mes besoins.

– Oui, oui! C’est une façon de voir les choses. Ta façon à toi!

– Mais, reprit-elle soudain, si vraiment tu ne peux pas m’accompagner, tu n’y es pas obligé. Je comprendrai, tu sais.

– Mélissa Martin! Va te préparer sinon je pars tout seul à Sainte-Adèle.

— J’y vais, j’y cours, répliqua-t-elle en se précipitant vers leur chambre.

Matthew la regarda s’éloigner en souriant. Puis, avec un haussement d’épaules, il se dit que la journée qu’il allait passer ne ressemblerait en rien à celle qu’il avait prévue. Pourtant, l’idée de dévaler les pistes de ski lui plaisait. Il y avait plusieurs semaines qu’il s’en était privé et cela lui ferait grand bien. Et, comme l’avait dit Mélissa, Éric serait sûrement intéressé par le dossier qui faisait l’objet de ses préoccupations. Les deux avocats appréciaient toujours discuter d’un cas litigieux et échanger leurs opinions. Plus Matthew y songeait, plus il se disait que l’idée de Mélissa était excellente. Mais il se garderait bien de le lui dire, de peur qu’elle ne se mette à planifier son emploi du temps chaque fois qu’il aurait congé.